

Naturellement la valeur immobilière de cette rue de l'or, est plus élevée qu'ailleurs : avec le loyer d'un office on pourrait acheter aisément une maison à Hoboken.

Entre le Broadway et le chemin de fer aérien on compte vingt banques qui représentent les principales maisons de l'Europe ; avec l'or qui s'y manipule seulement pendant une année, on pourrait paver la rue !

Manhattan Company a aussi son siège principal dans cette rue.

Cette société a une charte des plus élastiques : elle peut à son gré prêter et emprunter de l'argent, fonder une manufacture, établir une ligne de steamers, exploiter une mine.

Autrefois elle fournissait de l'eau potable aux habitants de New-York ; mais depuis que la ville a fait construire d'immenses réservoirs et des aqueducs gigantesques, la clientèle de Manhattan Company a considérablement baissé ; elle en est arrivée, même, à n'avoir plus qu'un seul abonné, à qui elle fournit de l'eau pour conserver son privilège.

L'abonné qui boit l'eau d'un si grand réservoir, me séduit particulièrement. J'aimerais à avoir sa photographie : elle *matcherait* bien avec celle du docteur Tanner que j'ai sur ma cheminée.

\* \*

Le plus riche bloc de toute l'Amérique se trouve entre Broad street et William street : il contient la Sous-trésorerie des Etats-Unis, Assay office et dix banques de premier ordre.

Assay office a ordinairement pour \$100,000,000 de valeurs, soit en espèces, billets ou lingots.

Les métaux précieux y sont devenus si abondants que l'édifice lui-même, semble craquer de toutes parts.

C'est pour cela qu'il est fortement question de construire un hôtel des monnaies sur le bord de l'eau.

Ce serait une grande économie pour le gouvernement qui ne fait frapper sa monnaie qu'à la Nouvelle-Orléans, San Francisco et Philadelphie.

En étendant à New-York ce privilège, le commerce de cette ville en bénéficierait le premier ; mais l'Etat y est encore plus intéressé.

C'est *Adams Express Company* qui est chargée du transport du numéraire et des lingots sur toute la surface de la république.

Elle lui demande \$125,000 par mois pour cela : quelle somme énorme au bout de l'année ! et combien un hôtel des monnaies à New-York est nécessaire.

Après William street, Wall street perd son caractère exclusivement financier.

Il tombe dans la raffinerie, le café et la moutarde, pour dégringoler plus loin dans le lard salé et la chandelle.

Mais arrêtons-nous nous-mêmes, car nous pataugerions bientôt dans le pétrole et le goudron.

\* \*

A côté de ces richesses que de misères nous voyons ! Nous n'avons qu'un pas à faire pour voir un misérable qui grignote un fruit ramassé dans le ruisseau, pendant qu'un Italien, qui a dressé sa femme comme un singe, l'envoie mendier de porte en porte, au bruit infernal de son orgue.

Si nous allons un peu plus loin nous tombons dans Bayard street, qui rappelle le Ghetto de Rome : là des êtres accroupis, dernier résidu de la race juive, nous montrent la misère dans ce qu'elle a de plus sale et de plus abject.

Nous passerons, si vous voulez, dans Jersey street, au risque de nous y faire assassiner ! la population qui y pullule est effrayante. Ce sont des chiffonniers siciliens dont les mœurs sauvages sont à la hauteur des ordures qu'ils mangent et ramassent dans les rues.

New-York, comme vous le voyez, a son envers et son endroit, son paradis et son enfer !

ANTHONY RALPH.

## FEU M. NARCISSE VALOIS

On lit dans la Patrie :

Nous apprenons avec douleur la mort de M. Narcisse Valois, l'un des plus anciens et des meilleurs citoyens de Montréal et un des membres les plus actifs et les plus sincères du parti libéral, un bon Canadien-français s'il en fut jamais, un excellent catholique, dont la charité, les mœurs et la conduite étaient exemplaires.

M. Valois a été pendant longtemps membre du Conseil-de-ville, président de plusieurs sociétés de bienfaisance, directeur de banques, et dans toutes les positions honorables qu'il a occupées, il s'est fait remarquer par son intelligence, sa bonté et sa probité.

L'un des *Fils de la liberté* en 1837, il n'a cessé de faire preuve du plus grand patriotisme. Sa mort est un deuil non-seulement pour sa famille qu'il aimait tant, mais pour les pauvres, pour les bonnes œuvres, pour la société en général.

M. Valois était un homme entreprenant. Après avoir assuré son établissement sur la rue St-Antoine, il fonda une tannerie à Ste-Scholastique en société avec M. Leduc. Plus tard il ouvrit avec son fils une manufacture de chaussures sur la place Jacques Cartier à Montréal, et fit pendant quelque temps d'excellentes affaires. Malheureusement, il fut comme tant d'autres, victime de la crise commerciale, et la santé l'abandonna au moment où il en aurait eu grandement besoin. M. Valois était un de ces hommes qu'on ne peut trop regretter, dont les vertus, la charité et le patriotisme sèment les bons exemples et le bien dans la société.

## CHRONIQUE

FALL RIVER, août 1880.

On peut tout dire dans une chronique, a dit quelqu'un. M'armant de ce droit, je procède.

Outre les nombreuses fondations et conséquemment les aussi nombreuses chutes de journaux que Fall River a déjà enregistrées dans ses annales, il y a bien d'autres éventualités inconnues, bien d'autres traits que le pinceau du chroniqueur n'a pas encore dessinés.

A peu près toutes les paroisses, districts et comtés de la province de Québec sont représentés à Fall River. Il y en a des longs et des courts, des bruns et des blonds, et d'autres entre les deux, il y en a de toutes les couleurs, enfin, nous avons tout, à l'exception d'une chose : nous n'avons pas de canadiens nègres.

Etant donné donc que nos 7 ou 8,000 Canadiens forment une portion très respectable et laborieuse de la population totale, nous n'avons qu'à étudier leur genre de vie, leur état social et intellectuel.

Nous pouvons dire que tous partent du Canada avec l'intention d'y retourner ; lorsque ce désir ne peut se satisfaire, le hasard a mis la main à la voile ; mais, disons-le avec bonheur, à peu près la moitié de notre population retourne au pays et revient après quelques années, à moins que le "mouvement perpétuel" ne s'opère aux Etats-Unis.

Il y a bien peu des nôtres qui soient propriétaires de bien-fonds, ceux qui font des économies les envoient au Canada, pour liquider des dettes ou pour prêter à intérêt, et tout le monde le sait, par malheur, il est par trop facile de trouver des emprunteurs au Canada. Le peuple se ruine par les emprunts.

Comme la plupart de nos nationaux sont des esclaves de fabriques, ils vivent dans des maisons appelées *tenement houses*, c'est-à-dire des bâtisses à trois, quatre, cinq, six et dix ou douze logements, ceux-ci se subdivisent généralement en cinq ou six pièces.

La première est la cuisine, la salle d'entrée, la salle à manger, le salon et le boudoir tout à la fois. Les autres pièces, qui sont assez petites, contiennent des lits. Quelques familles plus à l'aise se paient le luxe d'un salon, séparé de la cuisine.

Souvent, une famille de huit à douze ou quatorze vit dans un logement de ce genre. Règle générale, la ventilation n'est pas bonne, les principes les plus élémentaires de l'hygiène ne sont pas suivis.

Depuis la fondation du couvent Jésus

Marie, en cette ville, l'enseignement primaire n'avait pas reçu d'élan marqué. Il y avait bien, à vrai dire, des hommes dévoués comme MM. Carinan, Campbell, Tanguay et autres, et aussi quelques jeunes filles qui faisaient des efforts pour alimenter des écoles, mais rien de stable. Les pionniers de l'éducation française avaient fait un travail qui a eu ses fruits. Les bonnes sœurs Jésus-Marie font un bien immense.

Il n'est pas rare de voir plusieurs enfants sachant lire le français et l'anglais à Fall River.

Pour encourager le peuple à lire, il lui faut de la littérature légère : des histoires, des anecdotes, des romans, des faits divers, cela se comprend, un esprit qui ne pénètre pas au-dessous de la surface, veut voir un dehors attrayant. Le Canadien ne lit que pour s'amuser—c'est déjà un progrès—autrefois, il ne lisait pas du tout, il ne reste plus aux classes dirigeantes qu'à habituer le peuple à réfléchir en lisant, à penser aux choses sérieuses. "Il faut faire du bien au peuple malgré lui," a dit Mgr Dupanloup, c'est pourquoi la philanthropie et le patriotisme commandent tout homme, possédant les aptitudes requises, à venir en aide à ses compatriotes.

Aux Etats-Unis, le Canadien instruit doit faire l'œuvre du missionnaire, rien ne doit être trop servile ni trop élevé quand il s'agit du bien de ses compatriotes. D'autres recueilleront le fruit de nos labeurs, mais faisons autant pour les autres que les autres ont fait pour nous.

H.-A. DUBUQUE.

## LES JOURNAUX FRANÇAIS ET LE POÈTE LAURÉAT, M. FRÉCHETTE

Nous avons cru que nos lecteurs aimeraient à voir réuni tout ce que les journaux français ont dit de M. Fréchette.

Le XIXe Siècle.

L'Académie avait décerné un de ses prix à un volume de vers envoyé du fond du Canada par un Canadien, M. Fréchette. M. Doucet a expliqué avec beaucoup de grâce que le Canada avait été longtemps terre française, que les cœurs y étaient demeurés français, que l'Académie n'avait point cru déroger à ses statuts, qui lui interdisent de décerner un prix à un étranger, en choisissant pour le récompenser un homme originaire de cette France lointaine.

Là-dessus il a fermé son cahier, et comme on applaudissait chaleureusement, il a fait signe de la main pour réclamer le silence :

"Messieurs, nous a-t-il dit, j'avais écrit à M. Fréchette, au Canada, pour lui annoncer la décision de l'Académie. Il ne m'avait pas répondu ; et j'en étais un peu étonné. Mais il est arrivé, lui-même, en personne, ce matin à Paris, et le voilà, devant vous !"

Tout cela gentiment dit, sans emphase, avec cette bonne grâce souriante, qui est l'heureux privilège de M. Camille Doucet. Vous pensez si l'on a battu des mains ! Vous imaginez l'ovation faite à ce Français du Canada, qui a été le héros de la fête.

Le Temps.

M. Camille Doucet avait, à la fin de son Rapport, improvisé un petit *post-scriptum* pour annoncer que M. Fréchette, le poète canadien couronné, était présent à la séance de l'Académie. On a cherché des yeux le poète canadien. A la sortie, on attendait et on demandait M. Fréchette. Le spirituel secrétaire perpétuel était presque aussi accablé de questions que de félicitations :

—Où est M. Fréchette ? Montrez-nous M. Fréchette !

Et M. Camille Doucet cherchait, des yeux, le poète dans la foule sans l'y découvrir.

M. Louis-Honoré Fréchette n'était pas un inconnu pour nous. Il y a longtemps que nous avions lu ses vers avant que l'Académie les couronnât. Le mouvement littéraire qui donne en ce moment même

une littérature française au Canada mériterait et aura certainement un chapitre spécial dans notre histoire. Il y a comme un renouveau des idées françaises et de notre langue dans cette terre qui fut la Nouvelle-France.

M. Fréchette a quarante et un ans. Il est né en 1839, à Lévis, dont il a été plus tard le représentant au parlement canadien. En 1864, il était reçu avocat. Il écrivait alors au *Foyer Canadien*, à la *Revue Canadienne*, recueils tout remplis de travaux remarquables, bien français. En 1865, il fonda le *Journal de Lévis*. La politique et la polémique l'ont un moment absorbé ; puis il s'est donné tout entier au théâtre et à la poésie. En 1863, il publiait un volume de vers, *Mes loisirs*, des odes et des chansons.

Lamartine et Victor Hugo l'encourageaient alors.

Depuis, M. L.-H. Fréchette, dont un frère, M. Achille Fréchette, est écrivain aussi, a publié un volume de vers tout à fait remarquables, d'un patriotisme canadien qui vibre toujours au souvenir du patriotisme français : la *Voie d'un exilé*. M. Edmond Lareau porte également à l'actif de M. Fréchette un recueil de pamphlets, les *Lettres à Basile*. Tous ces renseignements se trouvent dans l'*Histoire de la littérature canadienne*, de M. Lareau (1 vol. in 8o, Montréal, 1874).

Ces poètes du lointain pays ont souvent plus que nous l'âme de la France. Tel d'entre eux, Lemay, rappelle l'inspiration de Lamartine, tel autre, Crémazie, a laissé un poème, le *Drapeau de Carillon*, qui attendrit et pleure ; M. Fréchette a par fois des accents à la Hugo, dans ses *Châtiments* canadiens. Un autre, un nouveau venu, M. Eudore Evanturel, dont on vient de publier à Québec les *Premières poésies* (avec une préface d'un autre littérateur canadien distingué, M. Marmette), semble s'inspirer de la note intime de François Coppée. Tous ont pour Muse l'idée française, tous mériteraient le souvenir et le salut de la France. Le grand succès de M. Fréchette à Paris et son couronnement par l'Académie française vont retentir là-bas, au pays où Montcalm a laissé ses ossements, comme une bonne nouvelle.

On y sera heureux de voir que la mère patrie d'autrefois n'oublie pas les petits-nils des enfants qu'elle a perdus.

Mais quelle singulière et quelle généreuse ville, après tout, que ce Paris qui ne connaît pas un homme et qui, tout à coup, tient à le connaître, à savoir qui il est, où il est, et associe le nom de M. Fréchette au succès de M. Doucet et au discours mortel de M. Victorien Sardou !...

Le Figaro.

L'HOMME DU JOUR

Cet homme c'est M. Louis Fréchette, de Montréal, le lauréat de l'Académie française, le poète canadien que tout le monde cherchait des yeux pendant et après la séance, l'inconnu d'hier, le héros d'aujourd'hui, qui, tandis qu'on l'attendait à la porte de l'institut pour l'acclamer, passait absolument inaperçu au milieu de la foule et regagnait tranquillement à pied le petit hôtel Mazagran, rue Mazagran, où il est descendu.

Parti le 9 juillet dernier de Montréal pour le continent, M. Louis Fréchette s'est d'abord rendu en Angleterre, où il a passé quelques jours à Londres, puis il est venu en France, et est arrivé à Paris, comme l'a dit M. Camille Doucet, juste à temps pour assister à la séance de l'Académie et entendre les applaudissements unanimes qui ont accueilli la proclamation de son nom.

M. Fréchette est aujourd'hui âgé de quarante ans. Tour à tour avocat, journaliste, député, il charmait ses loisirs en écrivant des vers charmants qui ont paru en pièces détachées dans les recueils littéraires de Québec et de Montréal ; mais si son nom était connu et apprécié à sa valeur de l'autre côté de l'Atlantique, on l'ignorait presque complètement en France.

Quand, sur les instances de son ami, M. Prosper Blanchemain, un lauréat de l'année dernière, mort aujourd'hui, M.